

APPROCHE FEMINISTE DE LA LITTERATURE FRANÇAISE JUSQU'AU XIXE SIECLE ET IMPORTANCE DE GEORGE SAND ET DE SON ROMAN INDIANA DANS LA LITTERATURE FEMINISTE

Arzu Etensel İLDEM*

RESUME

Dans cet article il est question d'une approche féministe de la littérature française jusqu'au XIXe siècle, approche qui aboutit à l'introduction de George Sand dans la scène féministe. George Sand est souvent citée comme un écrivain féministe et cela grâce, tout particulièrement, à son roman Indiana. Le but de cet article est d'examiner dans quelle mesure George Sand peut être considérée comme un écrivain féministe.

ÖZET

George Sand genellikle feminist bir yazar olarak tanınmaktadır. Yazarın Indiana romanında bir takım feminist savlar olduğu doğrudur. Ancak George Sand nereye kadar feministtir ve bu akımdaki yeri nedir? Bu makalede Fransız edebiyatındaki feminist görüşler XIX. yüzyıla kadar özetlendikten sonra bu yüzyıldaki feminist görüşler arasında George Sand'ın ve romanı Indiana'nın önemi incelenecektir

George Sand est une figure très controversée de la littérature française. Aimée ou haïe, elle nous laisse rarement indifférents. Sa célébrité vient plus de sa personnalité que de son oeuvre. L'auteur, bien que très populaire de son temps et très louée par Sainte-Beuve, n'est souvent citée dans nos manuels littéraires que parmi les romantiques mineurs. Mais la femme, par son caractère hors du commun et sa vie scandaleuse est l'un des personnages essentiels de la scène romantique. George Sand devient célèbre grâce à son roman *Indiana*. *Indiana* est un roman largement autobiographique (quoi qu'en dise l'auteur) dont l'héroïne, une jeune femme mal

* Ankara Üniversitesi Dil ve Tarih-Coğrafya Fakültesi Fransız Dili ve Edebiyatı Anabilim Dalı Araştırma Görevlisi.

mariée, revendique son droit au bonheur. C'est la première fois dans la littérature française qu'une femme exprime ses sentiments si ouvertement et si franchement.

Ce roman va-t-il ouvrir une nouvelle perspective dans la littérature française et quel sera le rôle de George Sand dans le courant féministe, tels sont les points que nous allons examiner.

Le féminisme est, actuellement, une des tendances, qui prête le plus à discussions, sans parler du mouvement revendicatif féministe qui, toujours dans sa forme actuelle, soulève des milliers de femmes dans différents pays du Monde. La première étape pour le féminisme c'est de pourvoir les femmes des mêmes droits civiques que les hommes, étape qui, de nos jours est plus ou moins réalisée dans de nombreux pays. La seconde est d'abolir les préjugés de l'opinion publique concernant les femmes, d'élargir leur domaine d'activité et de les libérer de la domination, parfois latente, de l'homme. Son ultime étape serait d'abolir complètement les tabous féminins et d'instaurer une société basée sur l'égalité des hommes et des femmes dans laquelle les tâches seraient partagées sans différenciation de sexe. "Ce qui caractérise le mouvement féministe actuel, c'est d'abord un changement profond dans la manière dont chaque femme ressent sa place et son rôle. Tout en revendiquant les mêmes possibilités de participation sociale que les hommes, il ne lui paraît plus "normal" d'assumer seule le travail ménager et les tâches de la maternité. Dans la nouvelle perception qui émerge, il ira de soi que chacun assumera la responsabilité de sa personne et de son espace vital, Si l'espace et les enfants sont partagés, il conviendra que la répartition des tâches le soit aussi"¹. Telle est la conception actuelle du féminisme.

Il est évident que cette conception ne s'est pas élaborée du jour au lendemain. Elle s'est développée au cours des siècles, parallèlement à la condition de la femme et à l'idée que l'on se faisait d'elle. C'est à travers la littérature, et la littérature française plus exactement, que nous allons étudier son évolution, évolution que nous suivrons à partir du moyen âge, sans descendre plus loin dans le passé.

La civilisation latine avait situé nettement et irrémédiablement la position et le rôle de la femme dans la société. Fille, elle dépendait de son père et femme de son époux. Elle était la propriété de l'homme, soignait sa maison et élevait ses enfants. Elle était l'instrument de la procréation et n'était estimée que pour cela. Elle n'avait aucune participation à la vie civile et ne participait à la vie mondaine qu'en tant que fille ou épouse. La Gaule en se romanisant adopta, entre autres, cette conception sans discuter et la question fut tranchée pour de longs siècles. De plus, grâce à la loi salique, invention des rois francs, les femmes furent également éloignées du pouvoir royal, Remarquons qu'il n'en fut pas de même dans les pays anglo-saxons où les femmes ont toujours eu accès au trône.

Dans l'ensemble, l'opinion des hommes du Moyen-âge était peu favorable aux femmes. Exception faite du Roman courtois. Dans *le Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris, l'auteur engage les jeunes gens à se vouer au service de leur dame. Sinon, "elles étaient malignement attaquées dans les fabliaux, les farces et les lais"².

1 Michel Andrée, *Femmes, Sexisme et Société*, Paris, Puf, 1977, p. 69.

2 Simone de Beauvoir, *le Deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949 tome I, p. 170.

Les hommes s'en prenaient aux femmes à travers le mariage. Dans *les Quinze joyes du mariage* l'auteur décrit compaisamment le malheur des maris. D'ailleurs elles devaient faire face à bien des attaques. "Songez qu'en plein XVème siècle il y avait encore des débats officiels pour savoir si les femmes avaient une âme. C'était une âme que réclamaient les féministes d'alors"³. Christine de Pisan fut la première à prendre la plume pour défendre son sexe, dans *l'Epître au Dieu de l'amour*. Elle réclame surtout qu'il soit permis aux femmes de s'instruire: "Si la coutume était de mettre les filles à l'école et que communement on leur fit apprendre les sciences comme on fait aux fils, elles apprendraient aussi parfaitement et entendraient les subtilités de toutes les arz et sciences comme ils font"⁴.

Pendant la Renaissance il y a un mouvement en faveur des femmes. Parmi la noblesse, nombreuses sont celles qui participent à la soif de s'instruire. Elles s'adonnent à la littérature: Permette de Guillet et Louise Labe sont poétesses, et l'on ne connaît que trop Marguerite de Valois célèbre auteur de *l'Heptameron*. On les défend: "Erasme dans le Petit Senat donne la parole à Cornélie qui expose avec apreté les griefs de son sexe: "les hommes sont des tyrans... Ils nous traitent comme des jouets... Ils font de nous leurs blanchisseuses et leurs cuisinieres". Il réclame qu'on permette aux femmes de s'instruire. Cornelius Agrippa, dans son ouvrage, qui fut très célèbre, *Déclamation de la Noblesse et de l'Excellence du Sexe* s'applique à montrer la supériorité féminine"⁵.

Au siècle suivant l'opinion se retourne d'elle. Elle s'est trop instruite; on la raille. Il est vrai qu'avec la préciosité elles ont forcé les limites de l'acceptation des hommes. Tandis que Molière demande pour elle la liberté de mariage, Bossuet la remet à sa place: "la première femme, prêche-t-il, n'était qu'une portion d'Adam et une espèce de diminutif. Il en était à proportion à peu près de même de l'esprit"⁶. Et à Fénelon de rencherir: "La différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes"⁷. Les femmes qui veulent quand même s'instruire on les appelle bas bleus "et on les représente laides, aigries, repoussantes, pas féminines"⁸.

Le XVIIIème siècle lui est en général favorable. Mis à part Rousseau, qui dans *l'Emile*, trace ainsi son éducation: "Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes... La femme est faite pour céder à l'homme et pour supporter ses injustices"⁹. Les philosophes considèrent la femme comme l'égale de l'homme. Voltaire dénonce l'injustice de leur sort. Et l'on doit à Diderot l'un des meilleurs portraits que l'on ait trace de la condition féminine à la fin du XVIIIème siècle: "Il n'y a peut-être pas de joie comparable à celle de la mère qui voit son premier-né, mais ce moment sera payé bien cher. Le père se soulage du soin des garçons sur un mercenaire: la mère demeure chargée de la garde de ses filles. L'âge avance, la beauté

3 Jean Giraudoux, *le Français et la France*, Paris, Gallimard, 1961, p. 114.

4 Simone de Beauvoir, *Opus cite*, t. I, p. 170.

5 Ibid., p. 178.

6 Ibid., p. 180.

7 Evelyne Sullerot, *la Vie des femmes*, Paris, Ed. Gothier, 1965, p. 18.

8 Yvette Roudy, *la Femme en Marge*, Paris, Flammarion, 1975, p. 56.

9 Simone de Beauvoir, *Opus cite*, t. I, p. 182.

passé; arrivent les années de l'abandon, de l'humeur et de l'ennui (...) Qu'est-ce alors qu'une femme? Négligée de son époux, délaissée de ses enfants, nulle dans la société, la dévotion est son unique et dernière ressource. Dans presque toutes les contrées, la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature. Elles ont été traitées comme des enfants imbéciles..."¹⁰.

Nous pouvons donc dire que du moyen âge jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle, la condition de la femme a très peu changée. Parmi la noblesse et la bourgeoisie il y eut des femmes lettrées, des femmes actives soit dans le domaine de la littérature, soit dans le domaine de l'intrigue — songeons aux frondeuses —, mais, dans l'ensemble elles restèrent ignorantes et en marge.

La Révolution, qui pourtant bouleversa bien des choses, changea en rien la situation de la femme. "Il y eut quelques mouvements féministes. Olympe de Gouges proposa en 1789 une "Déclaration des droits de la femme" symétrique à la "Déclaration des droits de l'homme", où elle demande que tous les privilèges masculins soient abolis. En 1780, on retrouve les mêmes idées dans *la Motion de la pauvre Jacotte* et dans d'autres libelles analogues; mais, malgré l'appui de Condorcet, ces efforts avortèrent et Olympe perit à l'échafaud"¹¹. C'est en vain qu'elle avait dit: "Les femmes doivent avoir le droit de monter à la tribune puisqu'elles ont celui de monter à l'échafaud"¹².

Malgré des femmes telles que Olympe de Gouges, malgré Condorcet qui voulait que les femmes puissent voter, malgré les idées égalitaires des philosophes, et malgré les célèbres hostesses des salons mondains et littéraires, la position de la femme au début du XIX^{ème} siècle était nette. Bourgeoise ou paysanne, noble ou roturière, elle était destinée au mariage et condamnée à rester en marge de la société active formée par les hommes. Nous avons d'ailleurs dit que sa situation enregistra peu d'évolution. Dans cette société "d'hommes" nous nous intéresserons principalement à la bourgeoisie. Nous envisagerons le féminisme à travers les bourgeois. Rien de plus normal en fait, puisqu'au début du XIX^{ème} siècle la révolution industrielle n'ayant point encore éclaté, le problème de la femme-ouvrière n'existait pas encore. Quant à la paysanne, elle faisait face plus ou moins à la même situation que sa soeur bourgeoise.

"Au même moment, dans les salons des beaux quartiers, l'épouse du riche bourgeois prise dans un réseau de morale, de préjugés, d'idées reçues et de tabous, incapable au sens civique du terme, consacrait sa vie à des travaux et obligations qualifiés de "devoirs" pour la circonstance. Ces devoirs allaient de la tenue de la maison, aux devoirs de représentation et de faire valoir du mari, en passant par le devoir conjugal, qui excluait tout plaisir et visait essentiellement à la reproduction de petits bourgeois, propriétés et futurs héritiers du père. Le mariage bourgeois à l'époque, n'était pas autre chose qu'un marché où les goûts des conjoints intervenaient peu; le mari y arrivait en général fatigué d'une vie facile, et la jeune femme

10 Françoise Giroud, *Cent mesures pour les femmes*, Paris, la documentation française, 1976, p. 12.

11 Simone de Beauvoir, *Opus cite*, t. I, p. 182.

12 Yvette Roudy, *Opus cite*, p. 67.

aussi ignorante que possible des choses de la vie, mais pourvue d'une excellente éducation"¹³

C'est à cette époque qu'Amandine-Aurore-Lucile Dupin naquit, le premier juillet 1804 à Paris. Cette enfant réunissait en elle l'héritage de la noblesse du XVIIIème siècle par son père, dont la mère, Marie-Aurore, était la fille naturelle du grand Marechal Maurice de Saxe, et les origines très modestes de sa mère dont le père était oiselier à Paris. Durant sa petite enfance, elle connut les fastes de l'Empire. Son père était officier dans l'armée impériale et avait amené sa famille avec lui en Espagne. La petite fille qu'elle était s'en influença beaucoup. A la mort de son père, elle avait quatre ans, sa grand-mère se chargea de son éducation. La grand-mère qui était une vraie vieille dame à la manière du XVIIIème siècle et la mère qui, elle, était une vive et peu souciante parisienne ne s'entendaient guère et la petite Aurore, déchirée entre ces deux affections, en souffrit beaucoup. A tel point qu'elle finit par se montrer rebelle et désobeissante. Elle vivait avec sa grand-mère au chateau de Nohant, dans le Berry. C'est au vieux précepteur Deschartres qu'elle dut sa première éducation. A quatorze ans, pour lui faire apprendre les bonnes manières et raffiner son éducation, sa grand-mère l'a mise au couvent des Anglaises à Paris.

Deux ans après elle en sortira transformée. Cette fois c'est avec plaisir qu'elle retrouve Nohant, sa grand-mère et son vieux précepteur. Cette période de sa vie fut très importante pour sa formation.

La mort de sa grand-mère bouleversa la vie d'Aurore. Sa mère vint la chercher en tempête et se chargea de sa tutelle malgré le testament de la morte. Elle essaya de lui faire accepter un mariage à sa guise mais Aurore sut se défendre courageusement. Heureusement pour elle, sa mère se lassa vite de sa charge et l'oublia chez des amis, les Plessis. C'est là qu'elle connut celui qui allait devenir son époux: le jeune colonel baron Casimir Dudevant. Il était calme, aimable et semblait bon et courageux. Aurore crut découvrir en lui le souveur, l'appui qu'il lui fallait pour se soustraire à la joug de sa mère; de même qu'elle crut l'aimer. La suite de son histoire ressemble à celle d'Emma Bovary. Elle fut déçué d'abord, malheureuse ensuite, à tel point qu'elle tomba malade ou du moins se l'imagina. Casimir, évidemment, ne comprenait rien de ce qui se passait chez sa femme. Il essaya de la distraire pourtant; il l'emmena séjourner aux Pyrénées, pensant que le changement la distraierait. Ce qui la distraya fut Aurélien de Sèze, l'âme-soeur qu'elle y avait découverte. Aurelien comme Aurore avait une haute idée de l'amour; ils décidèrent de ne pas tromper Casimir. Plus tard c'est avec tendresse qu'elle évoquera cette aventure et dans son Journal intime elle dira qu'il fut celui qui la fit souffrir le moins¹⁴.

Malgré cela, au bout de deux ans, l'amitié d'Aurélien avait fléchi; il était loin, il écrivait peu, et Aurore avait beaucoup d'admirateurs. Sa vie conjugale était de moins en moins supportable. Casimir buvait, courait la campagne et délaissait sa femme. D'ailleurs ils n'avaient rien en commun. Aurore s'était faite de nouveaux amis et avait retrouvé parmi eux Stephane de Gransagne. Tout porte à croire qu'elle fut sa maîtresse. On prétend même que Solange serait sa fille. Quoiqu'il en soit

13 Ibidem., p. 24.

14 George Sand, *Journal intime*, Monaco, Ed. du rocher, 1956.

Aurore s'était définitivement détachée de son mari. Vers 1830 elle fit la connaissance du "petit" Jules Sandeau, blondin frise, doux, paisible et poète. Il lui plut, et il lui fit la cour. "Elle lui résista trois mois, ce qui, dans l'état de son coeur était héroïque"¹⁵.

C'est ainsi que commença cette aventure qui transformera la vie d'Aurore. Quand Sandeau partit pour Paris, car il était à la Châtre seulement pour l'été, Aurore se mit en tête de le suivre. Elle passerait les six mois de l'année à Paris; son mari ne lui donnerait que la pension de trois mille francs prévue par leur contrat. Il faut préciser qu'Aurore avait épousé Casimir sous régime dotal, ce qui voulait dire que Casimir en tant que son époux était maître de Nohant et ne lui devait que cette pension de trois mille francs annuelle "pour ses épingles"¹⁶. Casimir accepta le traité et la laissa partir.

Ainsi, après avoir confié ses enfants à un jeune précepteur, Boucoiran, Aurore partit à la conquête de Paris. Elle y habita avec Sandeau une petite mansarde du quai Saint-Michel. Elle vivait indépendamment, faisant ce qui lui plaisait, s'habillant en homme-pour des raisons plutôt économiques et fréquentant les amis de Sandeau. Pour élargir ses ressources économiques elle se mit à écrire. Elle fut présentée à Latouche, directeur du "Figaro", qui la prit à son équipe de rédaction. Avec Sandeau elle composa un roman: *Rose et Blanche* qu'ils signèrent ensemble d'un pseudonyme: Jules Sand. Mais tout ne marchait pas au mieux dans ce jeune ménage libre et bohème. Le petit Jules n'était pas à la hauteur de sa maîtresse et Aurore s'en rendait compte. L'été, rentrée à Nohant pour les vacances, elle écrivit, seule cette fois, *Indiana*. Le roman sera publié en mai 1832. Ne sachant comment le signer elle garda le pseudonyme de Sand en y changeant seulement le prénom: George.

Le roman eut un succès éclatant. De Gustave Planche, critique du "Figaro", jusqu'à Sainte-Beuve, tous se mirent d'accord pour admirer l'élan et la sincérité d'*Indiana*, et le talent naissant de son auteur.

De quoi s'agissait-il donc dans *Indiana* pour faire tant de bruit dans les milieux littéraires? C'était dans le fond l'histoire d'une femme mal mariée. Ce sont les idées et la façon de présenter les choses qui bouleversèrent l'opinion, le thème n'ayant rien de nouveau. George Sand en tant que femme, avait pris la plume pour dire tout ce qu'elle avait sur le coeur; ses expériences, ses idées et ses propositions. Il est fort possible qu'elle même n'ait pas pensé à la portée idéologique de son livre. Dans la préface de la première édition, celle de 1832, elle prétend seulement avoir relaté une histoire que lui avait contée un deuxième personnage fictif, ce dernier ne faisant part que de la stricte vérité. "Considérez ensuite que le narrateur n'a pas pris pour texte ou pour devise quelques cris de souffrance et de colère épars dans le drame d'une vie humaine. Il n'a point la prétention de cacher un enseignement grave sous la forme d'un conte..."¹⁷. Cependant elle sent le besoin de défendre son livre du reproche d'immoralité: "Il s'est flatté (le narrateur) enfin d'avoir raconté sans trop d'humeur les misères sociales, sans trop de passion les passions humaines.

15 Andre Maurois, *Lelia ou la vie de George Sand*, Paris, Hachette 1952, p. 115.

16 Andre Maurois, *G. Sand et les Problèmes de la femme*, "les Annales", n. 6, 1950, p. 233.

17 G. Sand, *Indiana*, Préface de l'éd. de 32, Paris, Garnier, 1966, p. 7.

Il a mis la sourdine sur ses cordes quand elles résonnaient trop haut; il a taché d'étouffer certaines notes de l'âme qui doivent rester muettes, certaines voix du coeur qu'on n'éveille pas sans danger"¹⁸.

Et pourtant les cordes résonnèrent suffisamment haut pour attirer les éclairs sur Sand. "Indiana, si vous voulez absolument expliquer tout dans ce livre, c'est un type; c'est la femme, l'être faible chargé de représenter les *passions* comprimées par les lois; c'est la volonté aux prises avec la nécessité; c'est l'amour heurtant son front aveugle à tous les obstacles de la civilisation. Mais le serpent use et brise ses dents à vouloir ronger une lime; les forces de l'âme s'épuisent à vouloir lutter contre le positif de la vie. Voilà ce que vous pourrez conclure de cette anecdote, et c'est dans ce sens qu'elle fut racontée à celui qui vous la transmet"¹⁹.

En tout cas l'anecdote était sincère et on aima cette sincérité. Ainsi Gustave Planche, dans la "Revue des Deux Mondes" vantait son éloquence de coeur et sa simplicité d'action: "Sans doute l'auteur d'Indiana deviendra-t-elle un jour plus habile, mais le perfectionnement artificiel de son talent vaudra-t-il ses hardiesses ignorantes"²⁰ y disait-il.

"Je vous conseille Indiana, écrivait alors Sainte-Beuve à Victor Pavie, si vous ne l'avez lu; il y a un volume très bien, c'est d'une femme, maîtresse de Sandeau"²¹. Latouche à son tour louait *Indiana* dans le "Figaro": "*Indiana* c'est l'histoire de la passion moderne, véritable histoire du coeur de la femme. C'est l'histoire du profond isolement dans lequel elle se trouve plongée tout à coup, quand elle reconnaît que tout est égoïsme autour d'elle, amour, passion, plaisir, volupté, bonheur... Toutes les émotions douces et vraies, tout l'intérêt haletant d'un récit bien conduit, toute la vivacité d'impressions jeunes et senties, tout ce qui fait un livre qui parle à l'âme et au coeur, vous le trouverez dans ce livre en deux volumes qui a pour titre Indiana"²².

Aux premiers temps de sa parution, les traits revendicatifs d'*Indiana* passèrent inaperçus. Ce n'est qu'après la publication de *Valentine*, autre histoire de femme mal mariée que l'opinion se rendit compte de sa portée idéologique et regarda *Indiana* sous un nouveau jour. "L'idée mère d'*Indiana*, écrit Gustave Planche, est comme dans *Valentine*, la lutte de l'amour contre la loi, le duel de la passion contre la société"²³.

"Dans *Indiana*, comme dans *Valentine*, dit à son tour Jules Janin, l'auteur s'élève avec toute la puissance et toute la verve d'une indignation personnelle contre le mariage"²⁴.

Il y a plusieurs thèses dans *Indiana*, plusieurs attaques dirions-nous. Sand y étale d'abord l'égoïsme des hommes et dans l'amour et dans le mariage. La femme

18 Ibid., p. 8.

19 Ibid., p. 9, 10.

20 Andre Maurois, *Lelia ou la vie de G.S.*, Paris, Hachette, 1952, p. 148.

21 Marie-Louise Pailleron, *George Sand, Histoire de sa vie*, Paris, Editions Bernard Grasset, 1938, p. 177.

22 Pierre Salomon, Introduction D'*Indiana*, Paris, Garnier, 1962, page XLVII.

23 "Revue des Deux Mondes", 30 Novembre 1832.

24 "Journal des Débats", 4 Novembre 1833.

est l'éternelle victime des hommes. Pour le mari, elle est une esclave, pour l'amant, une proie. La haute idée qu'elle se fait de l'amour, l'homme ne la comprend pas. Quand elle se dévoue pour lui, quand elle hasarde jusqu'à son avenir et jusqu'à sa vie, l'homme, loin d'apprécier son sacrifice à sa juste valeur, cherche les moyens de profiter d'elle au maximum. Elle attaque ensuite les conventions sociales, les avantages donnés aux hommes, la stricte obéissance imposée aux femmes. Obéissance conjugale qui parfois aboutit au drame. Les choses étant ainsi, il est normal que le mariage soit une institution détestable. Surtout le mariage d'intérêt qui est si fréquent à son époque. Et elle y présente plusieurs exemples: Indiana et Delmare, Ralph qui évoque son mariage comme un cauchemar, Raymon et Laure qui ont cédé plus à leurs intérêts réciproques qu'à leur amour, qui d'ailleurs disparaîtra rapidement.

Apporte-t-elle des solutions à tous ces problèmes qu'elle dénonce? En quelle sorte. Elle demande, bien qu'en sourdine, plus de liberté pour la femme et la jeune fille. Elle leur propose de suivre la loi du coeur et de ne jamais sortir de la vérité. Quant au mariage, elle n'y croit guère; si, dans l'épilogue du roman Indiana et Ralph sont heureux c'est parce qu'ils vivent en union libre - tout nous porte à le croire et ils sont en dehors de la société et de ses lois. Le bonheur du couple est-il dans l'union libre? Sand semble le croire.

Elle, qui disait, dans la Préface de 1932, "avoir relaté une simple histoire", accepte dans celle de 1842, les idées revendicatives que nous y avons vues: "Ainsi je le répète, j'ai écrit *Indiana*, et j'ai dû l'écrire; j'ai cédé à un instinct puissant de plainte et de reproche que Dieu avait mis en moi, Dieu qui ne ferait rien d'inutile, pas même les plus chétifs êtres, et qui intervient dans les plus petites causes aussi bien que dans les plus grandes. Mais quoi! celle de la moitié du genre humain, c'est celle du genre humain tout entier, car le malheur de la femme entraîne celui de l'homme, comme celui de l'esclave entraîne celui du maître, et j'ai cherché à le montrer dans *Indiana*. On a dit que c'était une cause individuelle que je plaçais; comme si, à supposer qu'un sentiment personnel m'eût animé, j'eusse été le seul être assez infortuné dans cette humanité paisible et radieuse! Assez de cris de douleur et de sympathie ont répondu au mien pour que je sache maintenant à quoi m'en tenir sur la suprême félicité d'autrui.

Je ne crois pas avoir jamais rien écrit sous l'influence d'une passion égoïste; je n'ai même jamais songé à m'en défendre. Ceux qui m'ont lu sans prévention comprennent que j'ai écrit *Indiana* avec le sentiment non raisonné, il est vrai, mais profond et légitime, de l'injustice et de la barbarie des lois qui régissent encore l'existence de la femme dans le mariage, dans la famille, dans la société. Je n'avais point à faire un traité de jurisprudence, mais à guerroyer contre l'opinion; car c'est elle qui retarde ou prépare les améliorations sociales. Là guerre sera longue et rude; mais je ne suis ni le premier, ni le seul, ni le dernier champion d'une si belle cause, et je la défendrai tant qu'il me restera un souffle de vie"²⁵.

En 1852, ayant perdu son élan révolutionnaire, elle se reprendra: "... On voulut y voir un plaidoyer bien prémédité contre le mariage. Je n'en cherchais pas

25 Sand, *Indiana*, Préface de 1842, Paris, Garnier, 1962, p. 19-21.

si long, et je fus étonné au dernier point de toutes les choses que la critique trouva à dire sur mes intentions subversives²⁶.

En résumé, quoiqu'elle le refuse, elle a bel et bien voulu défendre les femmes et protester contre les lois qui régissaient le mariage et, par extension, la société. Elle s'est aussi défendue de ne pas s'être influencée de sa vie personnelle. Ceci est discutable. Elle dit bien qu'elle a du écrire "*Indiana*, qu'elle a du céder à un instinct puissant". Quelle aurait pu être la source de cet instinct irrésistible sinon sa propre souffrance et ses propres expériences? Elle ne s'est donc plainte que de ce qu'elle avait souffert elle-même.

Il serait faux de dire que l'exemple d'*Indiana* a été suivi. Aucune autre femme écrivain ne prit la relève de George Sand. Malgré son éclat *Indiana* ne put ouvrir aucune perspective nouvelle. Il faudra attendre la révolution industrielle pour que les problèmes de la femme viennent vraiment à l'ordre du jour grâce aux revendications des ouvrières.

Ainsi donc George Sand ne s'est préoccupée des problèmes de la femme que dans la mesure où elle s'est sentie concernée. Elle était courageuse, elle osa dire ce qu'elle pensait. Elle montra le chemin à toutes les autres. Son talent et sa puissante personnalité contribuèrent à la diffusion de la cause qu'elle défendait. Elle sut attirer l'attention de l'opinion sur le malheur de la femme et sur l'injustice de certaines conventions sociales. De ce point de vue, sa contribution au féminisme fut grande. Cependant ce ne sont pas ses idées qui choquent l'opinion et qui contribuèrent à la naissance d'une certaine image de George Sand. C'est sa façon de vivre, sa manière de s'habiller, le fait d'avoir quitté son mari (fut-ce légitime) et de s'afficher avec ses amants qui firent d'elle une féministe. Elle a symbolisé l'image la moins avenante du féminisme: une femme agressive, masculine, amoral mauvaise épouse et mauvaise mère, imitant l'homme et fumant le cigare.

Mais, en 1848, elle refusa de collaborer au mouvement féministe: "On pourrait croire et on l'a dit que George Sand prit la tête de ce mouvement. Il n'en fut rien, au contraire. Eugénie Niboyet, dans la "*Voix des Femmes*" du six avril 1848 demande que George Sand se présente à la députation. "Est-il donc besoin de le dire, écrit-elle, le représentant qui réunit nos sympathies, c'est le type un et une, être mâle par la virilité, femme par l'intuition divine, la poésie: nous avons nommé Sand... Sand est puissante et n'effraie personne, c'est elle qu'il faut appeler par le vœu de toutes au vote de tous. Nous en avons la conviction; du jour où nos intérêts seront en ses mains, elle vivra en nous et comme nous... En appelant Sand à l'Assemblée Nationale, les hommes croiront faire une exception, ils consacreront le principe et la règle; et si nous avons la minaurité du nombre, nous aurons la puissance multiple du génie.

Toutefois George Sand s'indigne d'une proposition pourtant si honorable. Au lieu de répondre à "*la Voix des Femmes*", qu'elle méprise, c'est dans la "*Réforme*", journal masculin, qu'elle donne sa réponse: "Je ne puis permettre que, sans mon aveu, on me prenne pour l'enseigne d'un Cénacle féminin avec lequel je n'ai jamais eu la moindre relation agréable ou facheuse²⁷.

26 Ibidem, p. 3, 4.

27 Edith Thomas, *George Sand*, Paris, PUF, 1959, p. 88.

Il est vrai que George Sand a refusé de collaborer au mouvement féministe de l'époque. Elle estime qu'il est encore trop tôt pour donner aux femmes des droits politiques: "Les femmes doivent-elles participer un jour à la vie politique? Oui, un jour je le crois avec vous. Mais ce jour est-il proche? Non, je ne le crois pas. Et pour que la condition des femmes soit ainsi transformée, il faut que la société soit transformée radicalement. Dans la situation actuelle les femmes sont incapables de remplir des fonctions politiques."²⁸ Certes elle croit à l'égalité de l'homme et de la femme mais elle estime qu'il faut d'abord tirer la femme de son ignorance et lui prouver une position équitable dans la société. Ces idées, elle les formule mais ne les défend pas avec la passion qu'elle avait témoignée en défendant la cause de la femme dans l'amour et dans le mariage.

Les limites, donc, du féminisme de George Sand sont assez étroites. On peut dire qu'elle ne s'est bornée qu'à ses propres expériences et à ses propres protestations. Mais, malgré cela, elle représenta une certaine idée du féminisme non seulement grâce à *Indiana*, mais aussi grâce à son image et à sa personnalité. Ses manières frappèrent plus que ses idées. C'est à elle que l'on doit le premier portrait célèbre du féministe.